

LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONNS CŒURS

Il avait été accueilli d'abord avec une sorte de stupéfaction à laquelle avaient succédé des larmes et des sanglots. Puis Marguerite s'était emparée de ses mains et les avait tenues longtemps dans les siennes, sans pouvoir prononcer une parole, tellement elle était émue.

Enfin, elle avait pu demander des nouvelles de Mme Villarceau, de Mme Delteil et M. Lucien.

Pendant ce temps, debout, retirée à l'écart, Emilienne me regardait, ouvrant de grands yeux étonnés. Mais quand Marguerite lui eut dit que j'étais le docteur Delteil, un de leurs bons amis de Paris et qu'elle pouvait s'approcher, la jeune fille s'était avancée et, la joie dans le regard, avait tendu gracieusement ses joues.

— Et, ajouta le docteur, c'est avec un véritable plaisir, une émotion profonde que je ne puis définir, que j'ai pris la fillette dans mes bras et l'ai embrassée.

— Est-elle aussi gentille, aussi charmante que le dit sa mère ? demanda Valentine.

— La mère ne fait certainement pas autant qu'elle le pourrait et en aurait le droit l'éloge de sa fille. Plus forte et déjà mieux développée physiquement que ne le comporte son âge, elle est délicieusement jolie ; on dirait une tête de Vierge détachée d'une toile du Titien. L'intelligence rayonne sur son front et ses grands yeux d'une douceur infinie ont une expression des plus saisissantes. Avec cela, la réduction d'une physionomie qui n'a rien de vulgaire, une grâce naïve, une distinction rare et un charme enveloppant qui se dégage de toute sa petite personne, font de cette enfant la plus adorable jeune fille que j'aie jamais vue.

Encore quelques années et Emilienne, qui bien certainement est Espagnole, car elle en représente le type de plus pure race, Emilienne, dis-je, sera une merveille de beauté.

— Comment avez-vous trouvé Marguerite, demanda à son tour Mme Villarceau.

— Elle a beaucoup vieilli dans ces dernières années, m'a-t-elle dit ; à son visage d'une pâleur mate, à son regard mélancolique et doux, à la tristesse répandue sur ses traits, on sent que chez elle le cœur et l'âme ont souffert et souffrent toujours ; néanmoins on voit qu'elle a été une très belle personne.

— Oui, elle a été une jeune fille charmante.

— Et d'une rare intelligence, ajouta Mme Delteil.

— C'est un grand malheur qu'elle soit tombée entre les mains de ce misérable Forestier.

— Oui, un grand malheur, répéta le docteur.

— Le ciel ne lui a pas conservé comme à moi une mère chérie, dit Valentine en se penchant vers Mme Villarceau qu'elle embrassa ; et, continua-t-elle, Marguerite n'a pas eu, comme moi, le bonheur de posséder un excellent père pour veiller sur sa jeunesse et lui préparer l'avenir.

— Ce n'est que trop vrai, reprit Mme Villarceau, M. Lormont, veuf de bonne heure, ne s'est jamais occupé de sa fille ; il ne l'a jamais eue auprès de lui ; même aux vacances il la laissait à sa pension où elle est restée jusqu'à dix-sept ans.

C'est bien une coupable indifférence à son égard et ce sont les mauvais traitements qu'on lui faisait supporter, qui l'ont laissée sans défense contre les séductions de ce Forestier.

Dans toute cette déplorable affaire, le plus grand coupable a été M. Lormont.

Ce malheureux subissait la fatale influence d'une femme, qui était plus que lui dans sa maison. C'est cette femme, qui fut pour Marguerite une mégère, qui tenait la jeune fille éloignée du foyer paternel et lui avait aliéné le cœur de son père.

Du jour où M. Lormont s'est laissé dominer par cette femme, elle a joué auprès de lui un rôle néfaste.

Après la faillite, la ruine complète, et le malheureux négociant a été obligé de quitter Paris pour aller se réfugier en Amérique.

Marguerite était elle instruite de la ruine de son père ?

— Elle ne savait rien, répondit M. Delteil, c'est moi qui lui ai appris la catastrophe et le départ de M. Lormont pour l'Amérique.

— « Hélas ! me dit-elle tristement, je ne puis rien faire pour mon pauvre père ! »

— Et pas une parole amère, pas un mot de récrimination ?

— Oh ! elle est bien toujours la Marguerite que nous avons connue !

— Elle est intelligente, bien douée sous le rapport des qualités du cœur ; elle parle avec aisance, simplement, et l'on voit qu'elle possède une instruction solide.

— Et elle en est réduite pour vivre à un labeur ingrat.

— Oui, ingrat, appuya le docteur Delteil.

— Mais elle et sa fille vivent elles seulement ? dit Valentine.

— Elles végètent, fit le docteur.

— Marguerite ne doit pas avoir constamment de l'ouvrage, dit Mme Villarceau ; il y a si peu de ressources dans un village.

— En effet, elle n'a pas toujours du travail ; et puis elle est si peu payée. Elle est une très habile ouvrière en dentelles ; c'est à son pensionnat qu'elle a appris à reprendre, à réparer les dentelles ; mais ce n'est pas à Salvignac qu'elle peut mettre à profit son talent ; c'est très rare quand elle a à réparer une pièce de dentelle pour une châtelaine des environs.

Emilienne commence à travailler un peu avec sa mère.

— « Elle a une grande souplesse des doigts et beaucoup de goût, m'a dit Marguerite, j'en pourrais faire une très habile dentellière ; malheureusement on ne m'apporte pas assez souvent des dentelles. »

— Est-ce qu'elle tient beaucoup à demeurer à Salvignac ? demanda Mme Delteil.

— Je ne le crois pas, maintenant qu'elle n'y a plus M. Fournier et M. Ancelin.

— Mais alors, maman, dit la jeune femme, pourquoi ne viendrait-elle pas à Paris ?

— Je ne vois rien qui s'y puisse opposer.

— Son père n'étant plus à Paris, dit M. Delteil, je crois que Marguerite se déciderait assez facilement à y revenir.

— Nous parlerions d'elle à nos amis, à toutes nos connaissances, reprit Valentine, et je suis bien sûre qu'elle aurait immédiatement autant et même plus d'ouvrage qu'elle n'en pourrait faire.

— Eh bien, ma chère enfant, dans ma prochaine lettre je parlerai de cela à Marguerite, et lui disant que l'idée vient de toi.

Trois mois plus tard, Marguerite et sa fille adoptive arrivaient à Paris et s'installaient rue Godot-de-Mauroi, dans un petit appartement au premier étage, que le docteur Delteil avait fait meubler simplement, mais confortablement. Assurément, Marguerite avait quitté sans regret Salvignac où elle n'avait plus aucune attache. Cependant elle avait été assez longtemps hésitante en pensant à l'Espagnol qui lui avait confié l'orpheline.

S'il allait venir la réclamer ou tout au moins pour la voir et s'assurer que Marguerite lui avait donné, comme elle l'avait promis, les soins d'une mère.

Elle avait beau se dire que la fillette était bien une pauvre abandonnée, il lui semblait qu'elle n'avait pas le droit de s'éloigner de Salvignac.

Emilienne ne pouvait pas deviner la cause des indécisions de sa mère ; aussi ne comprenait-elle point que Marguerite n'acceptât pas comme elle, tout de suite, avec joie, l'offre qui lui était faite par Mme Villarceau et M. Delteil.

Enfin, c'était la jeune fille qui avait eu raison des dernières hésitations de Marguerite.

Dès le lendemain de leur installation, dans l'après-midi, la mère et la fille firent leur première visite à la famille Villarceau. Comme elles devaient s'y attendre, elles furent reçues on ne peut plus affectueusement.

Tout le monde embrassa Emilienne, sans excepter Lucien Delteil, récemment sorti de l'Ecole polytechnique et prêt à commencer ses trois années d'études spéciales à l'Ecole des mines.

Pendant que Marguerite causait avec Mme Villarceau, Mme Delteil disait tout bas à son mari, parlant d'Emilienne :

— Tout ce qu'on peut entendre dire de cette charmante jeune fille est bien au dessous de la vérité ; il faut la voir.

On la regardait beaucoup, la gentille enfant, et c'était à qui lui ferait le plus de caresses.

Elle vit qu'elle était l'objet d'une attention toute particulière et pleine de sympathie ; très sensible, elle en fut touchée et, à un moment, des larmes jaillirent de ses yeux.

— Qu'avez-vous, ma chère enfant ? lui demanda Mme Villarceau, en l'attirant contre elle.

— Oh ! madame, répondit-elle, je suis si contente ! Vous êtes tous si bons pour maman et pour moi !

Cette réponse si simple et en même temps si touchante, valait les deux gros baisers que Mme Villarceau lui mit sur les joues.

Naturellement, on retint à dîner Marguerite et sa fille.

On se plaisait à faire causer Emilienne.

Elle avait des réponses d'une naïveté adorable, mais souvent aussi des réparties pleines d'à-propos, qui révélaient un esprit subtil et très fin.

On l'écoutait comme si elle eût été une grande personne, avec intérêt et, parfois, avec surprise. Sa voix, très douce, d'un joli timbre, avait un petit accent méridional qui augmentait le charme de sa parole.

Elle riait facilement, comme on rit à cet âge heureux, et sa gaieté était communicative.

Mais lorsque M. Delteil ou Lucien parlaient, elle devenait subitement sérieuse, très grave, et elle écoutait, réfléchie, et comme suspendue aux lèvres du médecin ou du futur ingénieur.

On devinait en elle le vif désir d'apprendre, de savoir, de connaître. De cette première rencontre, le cœur de Lucien Delteil reçut une impression qui ne devait plus s'effacer.

Comme Marguerite se disposait à se retirer, Mme Delteil lui dit :

— Nous n'avons pas attendu votre arrivée à Paris pour nous occuper d